

Dignité nationale, la Fortune publique, la Nationalité Polonaise qu'il avait précédemment sacrifiées.

Déjà Barbe-Tricolore brandissait de façon menaçante, sur la tête de la Liberté-parlementaire, son grand coutelas de la prérogative et du bon plaisir.

Il était environ trois heures du soir.

— Allons, madame, dit le farouche Barbe-Tricolore, il faut mourir.

— Puisqu'il faut mourir, répondit-elle en le regardant les yeux baignés de larmes, donnez-moi un peu de temps pour me reconnaître et pour me recommander à ma patronne électorale, Notre-Dame-de-Bon-Secours.

— Je vous donne un quart d'heure, mais pas davantage.

Restée seule, l'infortunée appela sa sœur la Presse et lui dit :

— Ma sœur, monte, je te prie, sur le haut de la tour des télégraphes, pour voir si mes frères les électeurs ne viennent point à mon secours. Ils m'ont bien promis qu'ils viendraient me délivrer aujourd'hui. Le temps est clair et beau ; tu pourras apercevoir de très loin ce qui se passe. Tâche de faire comprendre à mes frères qu'ils doivent se hâter et fais-leur de ma part des signaux de détresse.

Sœur la Presse monta sur le haut de la tour, et la pauvre affligée lui criait de temps en temps :

— Presse, ma sœur, ne vois-tu rien venir ?

Et sœur la Presse lui répondait :

— Je ne vois rien que l'escamotage qui poudroie (c'est-à-dire qui jette de la poudre aux yeux) et la corruption, qui verdoie.

Cependant Barbe-Tricolore, tenant son grand coutelas à la main, criait de toute sa force :

— Descends vite, où je monterai là haut.

— Encore un moment, s'il vous plaît, lui répondit sa femme.

Et aussitôt elle disait tout bas :

— Presse, ma sœur, ne vois-tu rien venir ?

Et sœur la Presse répondait :

— Je ne vois rien que la blague officielle qui se déploie et la vénalité qui flamboie.

— Descends donc vite, criait Barbe-Tricolore, où je monterai là haut.

— Je descends, répondait sa femme.

Et puis elle criait :

— Presse, ma sœur, ne vois-tu rien venir ?

Je vois, répondit sœur la Presse, une grande poussière qui vient de ce côté-ci.

— Sont-ce mes frères ?

— Hélas ! non, ma sœur, je vois un petit troupeau d'une trentaine d'oisons où je crois reconnaître des Dozon, des Josons, des Montozon et des Fulchiron.

— Ne veux-tu pas descendre ? criait Barbe-Tricolore.

— Encore un petit moment, répondit sa femme.

Et puis elle criait :

— Presse, ma sœur, ne vois-tu rien venir ?

— Je vois, répondit-elle, deux cavaliers qui viennent de ce côté qui portent inscrit sur leur bannière : *Victoire à la coalition* ! Mais ils sont bien loin encore.

— Le corps électoral soit loué ! s'écria la Liberté-parlementaire : ce sont mes frères, mes libérateurs.

— Je leur fais signe tant que je peux de se hâter.

Le Système Barbe-Tricolore se mit à crier si fort que la tour en trembla. La pauvre femme descendit et alla se jeter à ses pieds tout éplorée et tout échevelée.

— Cela ne sert à rien, madame la Liberté-parlementaire, dit le Système Barbe-Tricolore, il faut que vous sautiez le pas, comme toutes les autres Libertés de votre famille qui restent encore. J'ai juré de vous exterminer en gros et en détail.

Puis, la prenant d'une main par les cheveux et de l'autre levant en l'air son coutelas, il lui fit la transnonson.

Dans ce moment, on heurta si fort à la porte que Barbe-Tricolore s'arrêta tout court. On ouvrit, et aussitôt on vit entrer deux cavaliers qui agitèrent leur bannière en s'écriant *Victoire à la coalition* ! Le Système Barbe-Tricolore voulut crier, mais il se sentit immédiatement atteint d'une extinction de voix.

Les arrivants, qui étaient en majorité, assommèrent bientôt le Système à coups de bulletins et le laissèrent mort. La malheureuse Liberté-parlementaire était presque aussi morte que son mari, et n'avait pas la force de se lever pour embrasser ses frères.